

milan d'argent

LE TOURNANT DE LA RIGUEUR



le dilettante

DU MÊME AUTEUR

Le Club des caméléons, Le Dilettante, 2010.

Soupe à la tête de bouc, Le Dilettante, 2002.

Grabuge, Éditions Quintette, 1992.

Milan Dargent

Le Tournant de la rigueur

le dilettante
19, rue Racine
Paris 6^e

© le dilettante, 2013
ISBN 978-2-84263-765-1

*Il n'y a eu qu'un vainqueur le 10 mai 1981,
c'est l'espoir.*

François Mitterrand
(Discours d'investiture, 25 mai 1981)

*Run for the shadows
Run for the shadows
In these golden years
David Bowie (Golden Years)*

I

Bien que le mois de janvier 1983 ait été particulièrement doux, ce soir-là les courants d'air provoquaient d'irrépressibles frissons qui vous glaçaient le sang. Ça caillait, dans les coulisses du Théâtre du VIII^e. Les trois garçons dont on distinguait les maigres silhouettes recroquevillées sur un banc, tout près du rideau de scène, semblaient aussi frigorifiés que des compagnons de cordée attendant la fin d'une tempête sur le versant nord de l'Annapurna. Ils claquaient des dents. Leurs mâchoires inférieures venaient cogner, par saccades, contre leurs mâchoires supérieures, avec un bruit de fusil-mitrailleur en action. Mais le froid n'était rien à côté de la peur qui leur nouait l'estomac, peur d'autant plus terrible qu'elle n'était due ni à la vision d'un aileron de requin

blanc lors d'une baignade en haute mer, ni à la poignée de main surprise d'un zombie dans le tunnel du train fantôme, mais à la perspective imminente de se produire sur une scène, pour y jouer quatre toutes petites chansons, et ceci de plein gré. Personne, en effet, n'avait obligé ces jeunes gens à ouvrir le festival des Nuits Jaunes; ils auraient même payé pour ça, avant que le moment fatidique n'advienne, moment où ils auraient de nouveau payé, mais pour partir. C'est mauvais signe, paraît-il, de ne pas avoir le trac avant de monter sur les planches. Si l'on avait pu mesurer le niveau de leur trac, on aurait alors constaté que les bons signes s'accumulaient pour les Futuristes, étoiles montantes du rock français.

Un pompier jetait de temps à autre un œil inquiet sur les trois musiciens, prêt à intervenir au cas où. Il s'en fallait de peu pour qu'à leur intempestif claquement de dents ne vînt s'ajouter un flot de larmes du meilleur effet, leur garantissant la palme des pires mauviettes de la scène rock hexagonale. Une entrée en scène en pleurs n'aurait pas manqué d'attiser la curiosité du public, remarquez, mais *Heroin*, la chanson de Lou Reed qu'ils avaient choisie pour ouvrir le spectacle, ne se prêtait pas vraiment à une interprétation si sentimentale. *Heroin* est une chanson sèche, tranchante, brutale,

en un mot *rock*. Les Futuristes étaient rock, 100 % rock. Ce qui se faisait de plus rock sur la place de Lyon – sur la presqu’île en tout cas, entre Perrache et les Terreaux. Sec, tranchant, brutal, tel se voulait un groupe aux dents longues qui s’était promis, ce soir, de « casser la baraque ». Ça, c’était le plan de base, mais restait désormais à affronter l’inéluctable réalité d’un compte à rebours qui allait bientôt jeter trois innocents dans l’arène, livrés à la curiosité de plus de mille personnes, du Tout-Lyon branché et de quelques critiques éminents comme le fameux Franck Prévost, descendu de Paris pour couvrir l’événement. Un mot de Franck Prévost dans la chronique « French Cancan » suffisait à changer votre destinée... Il y avait du *challenge* dans l’air, les Futuristes jouaient gros.

« Dans cinq minutes, les gars. » La voix venait d’on ne sait où, car personne ne parlait en coulisses. Les artistes, humblement assis sur un banc, têtes baissées, marmonnaient quelques formules magiques antitrac qui leur donnaient l’air de moines trappistes priant pour le salut de leur âme. Les Futuristes se coltinaient le sale boulot, bien qu’on leur eût présenté l’affaire comme un honneur : ils ouvraient le festival, premier groupe de la première des deux soirées qui constitueraient

les Nuits Jaunes, un nouvel événement lyonnais censé promouvoir les talents de la scène locale, des plus reconnus comme Electric Palace ou les Boys, aux plus débutants comme Torn Curtain, les Futuristes, ou encore leurs copains Andersen. Les Nuits Jaunes, organisées par l'ambitieux jeune loup du spectacle lyonnais, Bernard Meyer, s'offraient pour leur lancement rien moins que le Théâtre du VIII^e, le fief historique du théâtre d'avant-garde mais aussi le lieu où Deep Purple donna son premier concert lyonnais au début des années soixante-dix. L'endroit avait un passé, et ses fantômes : c'est pourquoi, peut-être, il fichait un peu la trouille.

Guillaume regardait Jo qui regardait Julien qui regardait Guillaume. Chacun se regardait mais personne ne se voyait – et c'était aussi bien comme ça car ils n'étaient pas beaux à voir, tous les trois. Tous les quatre en comptant Leric, leur manager, personnage sur lequel le groupe était pourtant censé s'appuyer en cas de pépin mais dont l'anxiété surpassait à elle seule celle de ses troupes. Manager était un bien grand mot mais Leric l'employait lui-même car après tout, même si rien de formel ne le liait au groupe, il s'en occupait, et c'était d'ailleurs grâce à ses relations que les Futuristes avaient la chance de monter sur scène ce soir.

Présider aux destinées du groupe n'était pas l'activité, loin s'en faut, qui rapportait le plus d'argent à Lèrik, mais il pariait sur l'avenir. Se rêvant *Citizen Kane* de la région Rhône-Alpes, il se réjouissait d'ajouter une nouvelle activité à son futur empire, composé pour l'instant d'une radio rock et d'un projet de journal. En attendant, Lèrik était malade. Hagard, il allait et venait entre les toilettes et les coulisses, plus pâle que le comte Dracula – auquel il ressemblait par ailleurs, avec son éternel teint de déterré, sa tignasse hirsute et son goût pour les costumes sombres. Il venait d'apprendre que Franck Prévost avait raté son train et qu'il lui serait impossible d'assister à la prestation des Futuristes. Ça et l'abus de toasts au salami généreusement distribués dans les loges, il n'en fallait pas plus pour que notre magnat en herbe soit proche de la syncope. Dans quel pétrin va-t-on se fourrer, tout de même, quand on sait que les neuf dixièmes des copains de lycée se contentent de viser un emploi normal, peinard, comme garde champêtre ou conducteur d'auto-car... Ce pétrin, les Futuristes l'avaient néanmoins choisi. Ils en rêvaient toutes les nuits, sauf que dans les rêves on ne voyait ni charcuterie verdâtre ni pompiers moqueurs, dans les rêves on bondissait sur scène et la musique coulait de source, pour le bonheur de la foule en délire.

Une clameur, des applaudissements et quelques sifflets annoncèrent le début des festivités. Les lumières du théâtre venaient de s'éteindre. « Ça va être à vous les gars », dit la voix qui sortait de nulle part. À vous ? Qui, vous ?... Nous ? Vous voulez dire : NOUS ?... Les dents redoublèrent de claquements sonores. Plutôt qu'un groupe de rock, on aurait dû monter un groupe de castagnettes, se dit Jo. Les Castagnettes Humaines, attraction unique en son genre. De grosses mains de pompier balancèrent Julien au charbon, comme on se débarrasse d'une patate chaude. Son frère Guillaume lui emboîta le pas sans attendre. Tout, alors, se précipita. Leurs gestes s'enchaînaient avec précision, mais sans qu'ils les dirigent, comme s'ils étaient télécommandés, sous l'influence d'une puissance mystérieuse. Jo et Julien branchèrent leurs guitares et Guillaume alluma la boîte à rythmes. Une lumière intense les éblouissait et masquait le public, dont ils sentaient néanmoins la présence compacte et attentive. Julien mit un terme à leur angoisse en plaquant un *sol* sur sa Rickenbacker noire. C'était parti. On y était, enfin. Sur scène. *Live*. Guillaume commença à chanter. C'est moi qui chante, là ? se dit-il en entendant soudain sa voix résonner dans la salle – démesurément, monstrueusement amplifiée. Sa voix, son

énorme voix, sortait de la sono pour se répandre du parterre au balcon. Elle était si puissante qu'on se demandait si elle n'allait pas envahir tout le théâtre, puis la rue, la ville de Lyon, le pays, la planète entière ! Guillaume n'aurait pas imaginé posséder un tel pouvoir. Sa voix prenait toute la place, elle dominait le monde. Le trac, comme un petit oiseau frileux, était reparti vers les coulisses, là où il nichait en permanence. Guillaume jeta un bref regard sur sa droite, puis sur sa gauche : ses deux acolytes étaient bien là, concentrés, tendus comme des cordes avant le départ de la flèche. La scène était désormais le territoire chèrement conquis d'un groupuscule déterminé, qui ne la lâcherait qu'après avoir rempli son contrat : quatre chansons, balancées à la face d'un public qui les recevrait comme autant de claques. Non mais, écoutez-moi ça, vous m'en direz des nouvelles... Les Futuristes, avec *Heroin*, s'attaquaient à un monument, une mythologie à elle toute seule : Lou Reed et le Velvet Underground, le New York arty des sixties, Andy Warhol... Six minutes de delirium toxicomane à la gloire de la plus violente des drogues dures – le modèle même de la chanson taillée pour une reprise ratée, à ne conseiller qu'à ses pires ennemis. Mais il fallait frapper fort. On confiait l'ouverture d'un festival à un petit groupe lyonnais inconnu qui avait l'air tout

mignon comme ça? Qu'à cela ne tienne : *Heroin*, direct. Gonflé, le petit groupe. Gonflé à bloc. Les premiers vers tombaient à pic : « *I don't know just where I'm going... But I gonna try for the Kingdom, if I can...* » Jo, conformément à ce qui avait été huit cent cinquante fois répété, ne devait intervenir qu'après le premier refrain, afin de garantir la dramatisation en *crescendo* de la chanson (au deuxième refrain, ce serait au tour de la boîte à rythmes d'entrer dans la danse). On ne l'entendit pas, ou plutôt on ne l'entendit que trop, puis plus du tout. Emmêlé dans ses pédales d'effets, il fit vrombir sa basse au lieu d'obtenir le léger trémolo recherché. Puissamment vrombir. Ça faisait *VRONNN*, comme une mouche géante, avec en prime un sifflement épouvantable, qui lui faisait *TWIII*, comme un moustique géant. Un technicien interrompit ce calvaire auditif en coupant le son de la basse. Jo, la rage au ventre, continua la chanson en acoustique, comme au bon vieux temps d'avant l'amplification. Il agissait en professionnel mais franchement, putain de merde, c'était quand même un sacré manque de bol cet incident technique. Ainsi va le rock, le chanteur plane au-dessus du sol pendant que le bassiste patauge dans la semoule. Quant au guitariste, son seul souci consistait à synchroniser le départ de la boîte à rythmes avec le pont, au milieu du morceau, au

moment où la chanson s'envole, moment où le Velvet Underground part dans une cacophonie censée évoquer le flash de l'héroïnomane en pleine montée psychédélique. L'exploit n'était pas mince : Julien devait brièvement cesser de jouer de la guitare pour tourner un petit bouton situé sur le flanc gauche de la machine – hop, ni vu ni connu – et aussitôt parti le premier coup de caisse claire se remettre au boulot, si possible sur le bon accord. Avec ça, pas facile de se laisser aller, d'où la mine crispée du guitariste. La boîte à rythmes démarra au bon moment et Julien, rassuré, s'excita sur ses cordes. Il ne manquait que la basse pour que la chanson produise totalement son effet. Quelle aventure, cette chanson ! Cinq minutes au compteur, mais l'impression d'une longue traversée dont on ne verrait la fin qu'après avoir essuyé deux typhons et évité trois récifs. Il y eut un petit silence après la dernière note d'*Heroin*, puis le public commença à applaudir. Ouf. C'était fini. Tout pouvait désormais arriver, les Futuristes avaient le pied à l'étrier, ils avaient osé, ils avaient joué une chanson en public, pour de vrai. Les Futuristes entraient dans la danse, sur la scène foisonnante du « rock français », concept dont John Lennon disait qu'il lui paraissait aussi crédible que celui de « vin anglais ». En 1983, John Lennon n'existait plus, dézingué par un crétin.

Plus personne ne portait de petites lunettes rondes et une salopette en jean, plus personne ne chantait *Imagine* et ne militait pour la paix dans le monde. On était moderne, maintenant. *Hyper*-moderne. Seul l'avenir comptait.

II

Les faits sont connus, mais rappelons-les tout de même à ceux qui s'emmêleraient quelque peu les pinceaux : le rock'n'roll, né grosso modo en 1954, quelque part entre *Rock Around the Clock* de Bill Haley and the Comets et *That's Alright Mama*, le premier enregistrement d'Elvis, s'est transformé tout au long des années soixante en une formidable machine de guerre adolescente, bataillant sur tous les fronts, pour finalement se diluer dans une eau de boudin mégalomane et droguée au milieu des années soixante-dix, avant de renaître enfin de ses cendres en 1977 grâce au mouvement punk, dont les diatribes vengeresses sur deux accords redonnaient un semblant de vigueur à un art quasi moribond. L'année 1977 ne se réduisit pas au renouveau du rock basique puisqu'elle donna

naissance à deux autres courants majeurs : l'un dit *cold* ou parfois *afterpunk* vous invitait à méditer sous la pluie, au pied du mur de Berlin, tandis que l'autre, le *disco*, venu tout droit de l'Amérique à peau noire, vous invitait à danser jusqu'à l'aube sous une boule à facettes. 1977, en bref, ouvrait des possibilités. Une bonne année pour fonder un groupe – il en naquit, rien qu'en France, plus de mille, dont environ deux cents dans la région lyonnaise.

Guillaume et son petit frère Julien, âgés de seize et quatorze ans, n'avaient pas tout à fait l'âge requis pour se lancer dans la grande aventure du rock'n'roll, mais c'est bien en cette belle année 77 que l'idée de fonder un groupe commença à les obséder – l'envie s'était déjà manifestée, mais sans avoir plus d'importance que celle qui amène des gamins à sillonner les Caraïbes à la tête d'une frégate à pavillon noir après la projection d'un film de pirates. La démangeaison passait presque aussi vite qu'elle venait, elle ne durait que le temps de la première face d'un disque des Beatles, après, on n'y pensait plus. Les Sex Pistols changèrent sensiblement la donne. Une nouvelle vague arrivait, qui l'air de rien possédait le pouvoir destructeur d'un raz de marée. Une chanson comme *God Save the Queen* ne laissait guère le choix à ses jeunes auditeurs : il était grand temps de s'engager, sans

états d'âme, et de rejoindre les troupes de la guérilla punk. Johnny Rotten, la figure de proue des Sex Pistols, déclarait la guerre au monde. Il hurlait de sa voix de canard : *God save the Queen... A fascist regim!* Un régime fasciste, voilà comment Johnny Pourri parlait de l'Angleterre. En France, pendant ce temps, Giscard d'Estaing s'essayait à l'accordéon. Ce n'est pas la Manche qui séparait les deux pays, mais un immense océan...

Si la conception du groupe remontait donc à 1977, il ne fallut pas moins de trois années pour donner chair au bébé – bras, jambes, tête et cœur – puisqu'on peut dater la naissance réelle des Futuristes au samedi 14 mars 1981. Trois ans d'enfantement. Trois ans de redoublements, de conflits familiaux (dus le plus souvent à ces mêmes redoublements), d'amourettes rocambolesques mais aussi, n'allez pas croire, de travail acharné dans une matière qui ne figurait pas au programme du bac : le rock. Le rock et ses innombrables déclinaisons, du glam au metal, du prog à la pop, du punk à la new wave, du rockabilly au psychobilly – la liste est proche de l'infini car une nouvelle tendance apparaît tous les six mois –, sans en excepter les variantes teintées de soul, de rhythm and blues, de jazz, de reggae, de ska, de folk, de tout et n'importe quoi... En 1981, les deux frangins s'étaient

transformés en encyclopédistes de la musique populaire anglo-américaine, avec quelques incursions obligatoires sur le territoire allemand (tendance dite krautrock) et bien sûr français. Les deux frangins se situaient désormais à mille lieues des petits idéalistes punks de leur adolescence ; leurs goûts s'étaient considérablement affinés, au point de devenir inaccessibles au commun des mortels, celui qui n'a cure des loufoqueries de Devo, des hurlements de Suicide ou des ritournelles funky des Talking Heads.

Le samedi 14 mars 1981, Guillaume, Julien et deux de leurs copains s'adonnèrent tout un après-midi à une *jam session* brinquebalante mais fondatrice puisqu'elle donna lieu à un nouveau rendez-vous la semaine suivante. Et ainsi de suite. Désormais, le samedi après-midi, un nouveau groupe lyonnais préparait son éclosion. On s'échina à lui trouver un nom. Un bon nom, d'après Guillaume, c'était déjà la moitié du travail accompli. L'autre moitié, on ne savait pas trop, mais on verrait bien. Choisir ce fameux nom n'avait toutefois rien d'évident. On essaya, après bien des déboires, la méthode surréaliste : Guillaume, les yeux fermés, ouvrit le Larousse et posa l'index au hasard sur le mot... *regorgeant*. « Ah ! On va peut-être changer de méthode », dit